Théodore de Banville

Les Stalactites

Pierre Breault (XXIe siècle), *L'Entropie numéro 7* (2018),
collection particulière, Montréal (Québec).

Théodore de Banville (1873-1891),
gravure d'après une photographie de Nadar.

À mon père – Claude-Théodore de Banville, lieutenant de vaisseau en retraite, chevalier de saint Louis et de la légion d'honneur.

Je dois tout à l'affection sans bornes avec laquelle vous avez protégé, défendu, soutenu mon enfance, modelé et éclairé ma jeune âme ; et si j'ai jamais souhaité quelques modestes succès, c'est pour pouvoir vous donner un témoignage de ma reconnaissance.

Les stalactites ont été conçues avec maturité, exécutées avec une certaine gravité de manière, et, par là, me semblent en quelque sorte dignes de vous être offertes.

Agréez l'assurance de mon profond respect et de ma tendresse filiale.

Théodore de Banville
Paris, le 25 février 1846

Préface

Un immense appétit de bonheur et d'espérance est au fond des âmes. Reconquérir la joie perdue, remonter d'un pas intrépide l'escalier d'azur qui mène aux cieux, telle est l'aspiration incessante de l'homme moderne, qui ne se sent plus ni condamné ni esclave, et qui de jour en jour comprend davantage la nécessité de croire à sa propre vertu et à l'incommensurable amour de Dieu pour les créatures.

Si donc l'auteur de ce livre a chanté encore une fois, sous les divins noms que la Grèce leur a trouvés, la Beauté, la Force et l'Amour, c'est qu'il appartient éternellement à la poésie lyrique de devancer comme une aurore la philosophie humaine.

L'auteur espère que les lecteurs des *Cariatides* remarqueront avec plaisir dans *Les Stalactites,* non point un changement, mais une certaine modification de manière, qui, pour être légère, n'en est pas moins importante ; les personnes dont l'esprit noblement curieux s'attache parfois aux lentes transformations et aux progrès d'un écrivain sauront sans doute gré à l'auteur des *Cariatides* d'avoir, dans son style primitivement taillé à angles trop droits et trop polis, apporté cette fois une certaine mollesse qui en adoucit la rude correction, une espèce d'étourderie qui tâche à faire oublier qu'un poëte, quelque poëte qu'il soit, contient toujours un pédant.

En effet, il ne serait pas plus sensé d'exclure le demi-jour de la poésie, qu'il ne serait raisonnable de le souhaiter absent de la nature ; et il est nécessaire, pour laisser certains objets poétiques dans le crépuscule qui les enveloppe et dans l'atmosphère qui les baigne, de recourir aux artifices de la négligence. C'est le métier qui enseigne à mépriser le métier ; ce sont les règles de l'art qui apprennent à sortir des règles.

C'est surtout quand il s'agit d'appliquer des vers à de la musique qu'on sent vivement cette bizarre et délicate nécessité, et surtout encore lorsqu'il faut exprimer en poésie un certain ordre de sensations et de sentiments qu'on pourrait appeler musicaux.

Les quelques chansons et imitations de rondes populaires que contient ce volume seront, pour le lecteur, comme pour l'auteur lui-même, une préparation, un acheminement vers un nouveau livre qui aura pour titre : *Chansons sur des airs connus.*

L'auteur profite de cette occasion pour remercier toutes les personnes qui lui ont adressé de nombreuses marques de sympathie et quelquefois même d'admiration, trop vives sans doute, mais aussi sincères qu'il l'est lui-même en les considérant comme exagérées.

Paris, le 25 février 1846

LES STALACTITES

Décor

Dans les grottes sans fin brillent les Stalactites.

Du cyprès gigantesque aux fleurs les plus petites,
Un clair jardin s'accroche au rocher spongieux,
Lys de glace, roseaux, lianes, clématites.

Des thyrses pâlissants, bouquets prestigieux,
Naissent, et leur éclat mystique divinise
Des villes de féerie au vol prodigieux.

Voici les Alhambras où Grenade éternise
Le trèfle pur ; voici les palais aux plafonds
En feu, d'où pendent clairs les lustres de Venise.

Transparents et pensifs, de grands sphinx, des griffons
Projettent des regards longs et mélancoliques
Sur des Dieux monstrueux aux costumes bouffons.

Dans un tendre cristal aux reflets métalliques
S'élancent, dessinant le rythme essentiel,

Vos clochetons à jour, ô sveltes basiliques,

Et sous l'arbre sanglant et providentiel
De la croix, sont éclos, enamourés des mythes,
Les vitraux où revit tout le peuple du ciel.

Stalactites tombant des voûtes, stalagmites
Montant du sol, partout les orgueilleux glaçons
Argentent de splendeurs l'horizon sans limites.

Babels de diamants où courent des frissons,
Colonnes à des Dieux inconnus dédiées,
Souterrains éblouis, miraculeux buissons,

Tout frémit : cent lueurs baignent, irradiées,
Les coupoles qui sont pareilles à des cieux.
Pourtant c'est le destin, voûtes incendiées !

Le voyageur, ravi dans ce lieu précieux
Et sachant qu'une Nymphe auguste est son hôtesse,
Parfois sur vos trésors lève un œil soucieux.

Quel trouble appesanti sur leur délicatesse
Pare de la langueur mourante du sommeil
Ces merveilles du rêve, et d'où vient leur tristesse ?

Hélas ! l'ardent soleil de Dieu, le vrai soleil
Ne les éclaire pas de son regard propice
Et fait voler plus haut ses flèches d'or vermeil.

Sous un mont que jamais le lierre ne tapisse,
Vit cet enchantement qui tremble au son du cor,
Gardé par la caverne et par le précipice.

Mais (chère nymphe, ô Muse inassouvie encor,
Que devance le chœur ailé des Métaphores),

Pour installer ce rare et flamboyant décor,

Sous ces blancs chapiteaux et ces arceaux sonores
Où les métaux ont mis leur charme et leurs poisons,
Il a fallu les pleurs des Soirs et des Aurores.

Car, toi pour qui le roc orna ces floraisons
De rose, de safran et d'azur constellées,
Tu le sais, Poésie, ange de nos raisons,

Ces caprices divins sont des larmes gelées !

Décembre 1846

Carmen

Camille, en dénouant sur votre col de lait
Vos cheveux radieux plus beaux que ceux d'Hélène,
Égrenez tour à tour, ainsi qu'un chapelet,
Ces guirlandes de fleurs sur ces tapis de laine.

Tandis que la bouilloire, éveillée à demi,
Ronfle tout bas auprès du tison qui s'embrase,
Et que le feu charmant, tout à l'heure endormi,
Mélange l'améthyste avec la chrysoprase ;

Tandis qu'en murmurant, ces vins, célestes pleurs,
Tombent à flots pressés des cruches ruisselantes,
Et que ces chandeliers, semblables à des fleurs,
Mettent des rayons d'or dans les coupes sanglantes ;

Que les Dieux de vieux Saxe et les Nymphes d'airain
Semblent, en inclinant leur tête qui se penche,
Parmi les plâtres grecs au visage serein,

Se sourire de loin dans la lumière blanche ;

Les bras et les pieds nus, laissez votre beau corps
Dont le peignoir trahit la courbe aérienne,
Sur ce lit de damas étaler ses accords,
Ainsi qu'un dieu foulant la pourpre tyrienne.

Que votre bouche en fleur se mette à l'unisson
Du vin tiède et fumant, de la flamme azurée
Et de l'eau qui s'épuise à chanter sa chanson,
Et dites-nous des vers d'une voix mesurée.

Car il faut assouplir nos rythmes étrangers
Aux cothurnes étroits de la Grèce natale,
Pour attacher aux pas de l'Ode aux pieds légers
Le nombre harmonieux d'une lyre idéale.

Il faut à l'hexamètre, ainsi qu'aux purs arceaux
Des églises du Nord et des palais arabes,
Le calme, pour pouvoir dérouler les anneaux
Saints et mystérieux de ses douze syllabes !

Janvier 1844

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Les Amours des bassins, les Naïades en groupe
Voient reluire au soleil en cristaux découpés
Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois
Tressaille au son du cor ; nous n'irons plus au bois,
Où des enfants charmants riait la folle troupe
Sous les regards des lys aux pleurs du ciel trempés,
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Novembre 1845

La Muse

La muse est un oiseau,
disait un maître ancien.
Auguste Vacquerie

Près du ruisseau, sous la feuillée,
Menons la Muse émerveillée
Chanter avec le doux roseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Gardons que quelque damoiseau
N'apprenne ses chansons nouvelles
Pour aller les redire aux belles.

Un méchant aux plus fortes ailes
Tend mille pièges infidèles.
Gardons-la bien de son réseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Empêchons qu'un fatal ciseau
Ne la poursuive et ne s'engage
Dans les plumes de son corsage.

Mère, veillez bien sur la cage
Où la Muse rêve au bocage.
Veillez en tournant le fuseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Avril 184...

Oh ! quand la Mort, que rien ne saurait apaiser,
Nous prendra tous les deux dans un dernier baiser
Et jettera sur nous le manteau de ses ailes,
Puissions-nous reposer sous deux pierres jumelles !
Puissent les fleurs de rose aux parfums embaumés
Sortir de nos deux corps qui se sont tant aimés,
Et nos âmes fleurir ensemble, et sur nos tombes
Se becqueter longtemps d'amoureuses colombes !

Avril 1845.

Chanson à boire

Allons en vendanges,
Les raisins sont bons !
CHANSON

De ce vieux vin que je révère
Cherchez un flacon dans ce coin.
Çà, qu'on le débouche avec soin,
Et qu'on emplisse mon grand verre.

Chantons Io Pæan !

Le Léthé des soucis moroses
Sous son beau cristal est enclos,
Et dans son cœur je veux à flots
Boire du soleil et des roses.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

Jusqu'en la moindre gouttelette,
La fraîche haleine de ce vin
Exhale un parfum plus divin
Qu'une touffe de violette,

Chantons Io Pæan !

Et, dessus la lèvre endormie
Des pâles et tristes songeurs,
Met de plus ardentes rougeurs
Que n'en a le sein de ma mie.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

À mes yeux, en nappes fleuries
Dansantes sous le ciel en feu,
L'air se teint de rose et de bleu
Comme au théâtre des féeries ;

Chantons Io Pæan !

Je vois un cortège fantasque,
Suivi de cors et de hautbois,
Tourbillonner, et joindre aux voix
La flûte et les tambours de basque !

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

C'est Galatée ou Vénus même
Qui, dans l'éclat du flot profond,
Se joue et me sourit au fond

De mon grand verre de Bohème.

Chantons Io Pæan !

Cette autre Cypris, plus galante,
Naît du nectar si bien chanté,
Et laisse voir sa nudité
Sous une pourpre étincelante.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

Plus d'amante froide ou traîtresse,
Plus de poëtes envieux !
Dans ce grand verre de vin vieux
Pleure une immortelle maîtresse,

Chantons Io Pæan !

Et, comme un ballet magnifique,
Je vois, dans le flacon vermeil,
Couleur de lune et de soleil,
Des rythmes danser en musique !

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

Septembre 1844

Viens. Sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille.
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.

Sur les bords de la source aux moires assouplies,
Les nénufars dorés penchent des fleurs pâlies,
Il reste dans les champs et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,
Et, secouant pour nous leurs ailes odorantes,
Les brises du matin, comme des sœurs errantes,
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

Avril 1845

La Chanson de ma Mie

Or, voyez qui je suis, ma mie.
ALFRED DE MUSSET

L'eau dans les grands lacs bleus
    Endormie,
Est le miroir des cieux :
Mais j'aime mieux les yeux
    De ma mie.

Pour que l'ombre parfois
    Nous sourie,
Un oiseau chante au bois :
Mais j'aime mieux la voix
    De ma mie.

La rosée à la fleur
    Défleurie
Sait rendre sa couleur :
Mais j'aime mieux un pleur
    De ma mie.

Le temps vient tout briser.
On l'oublie :
Moi, pour le mépriser,
Je ne veux qu'un baiser
De ma mie.

La rose sur le lin
Meurt flétrie ;
J'aime mieux pour coussin
Les lèvres et le sein
De ma mie.

On change tour à tour
De folie :
Moi, jusqu'au dernier jour,
Je m'en tiens à l'amour
De ma mie.

Mars 1845.

Les Tourterelles

Et voy ces deux colombelles,
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour du bec et des ailes.

Ronsard

Cependant qu'étrangère à la nature en fête,
Elle rêvait sans but sur sa couche défaite,
Le soleil frissonnait sur l'or et les damas ;
Le doux air de l'été, qui chasse les frimas,
Chargé de la couleur et du parfum des roses,
Entrait, et redonnait la vie à mille choses.

Le vin était de pourpre, et les cristaux de feu.
Alors, comme, en jouant, deux cygnes d'un lac bleu,
Comme deux lys jumeaux que leur beauté protège,
D'un vol silencieux, deux colombes de neige
Franchirent l'azur vaste et vinrent se poser
Sur la fenêtre ouverte, et dans un long baiser
Se becqueter sans fin en remuant les ailes.
Or, la douce beauté, voyant ces tourterelles,
(Tandis que de la mousse et des feuillages verts
S'exhalaient alentour mille parfums amers,)
Laissait, l'âme enivrée à la brise fleurie,
Dans le bleu de l'amour errer sa rêverie.
Dis-moi, que faisais-tu loin d'elle, ô bel enfant !
Tandis que sur son col et sur son dos charmant
Couraient à l'abandon ses tresses envolées,
Que faisais-tu, perdu sous les longues saulées,
Et que te disaient donc, ô timide rêveur !
Les brises de l'été si pleines de saveur ?

Avril 1845

Ronde sentimentale

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse !
Ronde

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Tout brûlant d'amour, le Ciel dit à l'Onde :
Je ne puis descendre et baiser tes flots,
Ni dans tes beaux yeux, par le soir déclos,
Voir se refléter ton âme profonde.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

La Rose s'entr'ouvre et dit à l'Étoile :
Que n'ai-je, ô ma fleur ! des ailes d'oiseau,
Puisque la madone, avec son fuseau,
File un blanc nuage, et t'en fait un voile !

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

L'Étoile scintille et dit à la Rose :
Je ne puis voler comme un papillon,
Mais je puis, cher astre ! au bout d'un rayon
Boire tous tes pleurs, sans que l'on en cause.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Frémissante encor, l'Onde sous la flamme
Apaise ses flots et dit à l'Azur :
Le meilleur de toi dans mon lit obscur
Sommeille à demi sur mon sein qui pâme.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Mars 1845

La femme aux roses

Divini opus Alcimedontis.

VIRGILE

Nue, et ses beaux cheveux laissant en vagues blondes
Courir à ses talons des nappes vagabondes,
Elle dormait, sereine. Aux plis du matelas
Un sommeil embaumé fermait ses grands yeux las,
Et ses bras vigoureux, pliés comme des ailes,
Reposaient mollement sur des flots de dentelles.
    Or, la capricieuse avait, d'un doigt coquet,
Sur elle et sur le lit parsemé son bouquet,
Et, – fond éblouissant pour ces splendeurs écloses ! –
Son corps souple et superbe était jonché de roses.
Et ses lèvres de flamme, et les fleurs de son sein,
Sur ces coteaux neigeux qu'elle montre à dessein,
Semblaient, aux yeux séduits par de douces chimères,
Les boutons rougissants de ces fleurs éphémères.

Mars 1845

La chanson du vin

Un soir l'âme du vin chantait
dans les bouteilles
Charles Baudelaire

Parmi les gazons
Tout en floraisons
    Dessous les treilles,
J'écoute sans fin
La chanson du Vin
    Dans les bouteilles.

L'Ode à l'Idéal
Au fond du cristal
    Coule embaumée.
La strophe bruit,

Et, limpide, suit
Sa sœur charmée.

Les nectars vermeils
Chantent les soleils
De la jeunesse,
Et tous les retours
Qui font nos amours
Pleins de tristesse ;

Et le dieu cornu,
Le beau guerrier nu,
Dans les mêlées,
Qui guide en rêvant
Des femmes au vent
Échevelées ;

Le dieu des pressoirs
Qui, sous les pins noirs
Du mont Ménale,
Fait, pendant la nuit,
Courir à grand bruit
La bacchanale !

Et le tambourin
Des vierges sans frein
Dans leurs querelles,
Qui, loin des regards,
Dans les bois épars
S'aiment entre elles ;

Et le chœur dansant
Qui, rouge, et versant
Dans son délire
Le sang et le vin,
Brise le devin
Avec sa lyre !

Le Nectar nous dit :
Ô vous qu'engourdit
La Poésie,
Plus de vains sanglots !
Buvez à mes flots
La fantaisie.

Ne réservez plus
Vos vœux superflus
Et vos tendresses
Pour les impudeurs
Et pour les froideurs
De vos maîtresses.

Nos claires prisons
Montrent aux raisons
Évanouies
L'âme des couleurs,
Du rythme et des fleurs
Épanouies !

Nos secrets plaisirs,
Nés dans les loisirs,
Ont à s'accroître,
Pour les sens domptés
Plus de voluptés
Que ceux du cloître.

Mais fuis, jeune élu,
Le bois chevelu,
Le flot rapide
Et l'antre secret
Où te rencontrait
L'Aganippide !

Le thyrse est levé.
Dans le lieu trouvé
    Pour les mystères,
Hurlent de fureur
Les vierges en chœur
    Et les panthères.

Privé de tombeaux,
L'impie en lambeaux
    Meurt comme Orphée.
Dans l'onde à la fois
Sa lyre et sa voix
    Pleure étouffée,

Tandis qu'au lointain
Bondit, le matin,
    Toute rougie,
En vociférant
Sur l'indifférent,
    La sainte Orgie !

Septembre 1844

À Charles Baudelaire

À eux la faute, pourquoi tant d'orgueil ?
STENDHAL

Ô poëte, il le faut, honorons la Matière ;
Mais ne l'honorons point d'une amitié grossière,
Et gardons d'offenser, pour des plaisirs trop courts,
L'Amour, qui se souvient, et se venge toujours.
    Notre âme est trop souvent comme cette Bacchante
Que, dans une attitude aimable et provocante,

Le Satyre caresse et retient dans ses bras,
Rouge de ses désirs et de son embarras,
La tête renversée et les lèvres mi-closes, —
Et que l'enfant Amour châtie avec des roses.

Mars 1845

Chère, voici le mois de mai,
Le mois du printemps parfumé
    Qui, sous les branches,
Fait vibrer des sons inconnus,
Et couvre les seins demi-nus
    De robes blanches.

Voici la saison des doux nids,
Le temps où les cieux rajeunis
    Sont tout en flamme,
Où déjà, tout le long du jour,
Le doux rossignol de l'amour
    Chante dans l'âme.

Ah ! de quels suaves rayons
Se dorent nos illusions
    Les plus chéries,
Et combien de charmants espoirs
Nous jettent dans l'ombre des soirs
    Leurs rêveries !

Parmi nos rêves à tous deux,
Beaux projets souvent hasardeux
    Qui sont les mêmes,
Songes pleins d'amour et de foi
Que tu dois avoir comme moi,
    Puisque tu m'aimes ;

Il en est un seul plus aimé.
Tel meurt un zéphyr embaumé
Sur votre bouche,
Telle, par une ardente nuit,
De quelque Séraphin, sans bruit,
L'aile vous touche.

Camille, as-tu rêvé parfois
Qu'à l'heure où s'éveillent les bois
Et l'alouette,
Où Roméo, vingt fois baisé,
Enjambe le balcon brisé
De Juliette,

Nous partons tous les deux, tout seuls ?
Hors Paris, dans les grands tilleuls
Un rayon joue ;
L'air sent les lilas et le thym,
La fraîche brise du matin
Baise ta joue.

Après avoir passé tout près
De vastes ombrages, plus frais
Qu'une glacière
Et tout pleins de charmants abords,
Nous allons nous asseoir aux bords
De la rivière.

L'eau frémit, le poisson changeant
Émaille la vague d'argent
D'écailles blondes ;
Le saule, arbre des tristes vœux,
Pleure, et baigne ses longs cheveux
Parmi les ondes.
T
out est calme et silencieux.

Étoiles que la terre aux cieux
A dérobées,
On voit briller d'un éclat pur
Les corsages d'or et d'azur
Des scarabées.

Nos yeux s'enivrent, assouplis,
À voir l'eau dérouler les plis
De sa ceinture.
Je baise en pleurant tes genoux,
Et nous sommes seuls, rien que nous
Et la nature !

Tout alors, les flots enchanteurs,
L'arbre ému, les oiseaux chanteurs
Et les feuillées,
Et les voix aux accords touchants
Que le silence dans les champs
Tient éveillées,

La brise aux parfums caressants,
Les horizons éblouissants
De fantaisie,
Les serments dans nos cœurs écrits,
Tout en nous demande à grands cris
La Poésie.

Nous sommes heureux sans froideur.
Plus de bouderie ou d'humeur
Triste ou chagrine ;
Tu poses d'un air triomphant
Ta petite tête d'enfant
Sur ma poitrine ;

Tu m'écoutes, et je te lis,
Quoique ta bouche aux coins pâlis

S'ouvre et soupire,
Quelques stances d'Alighieri,
Ronsard, le poëte chéri,
Ou bien Shakespeare.

Mais je jette le livre ouvert,
Tandis que ton regard se perd
Parmi les mousses,
Et je préfère, en vrai jaloux,
À nos poëtes les plus doux
Tes lèvres douces !

Tiens, voici qu'un couple charmant,
Comme nous jeune et bien aimant,
Vient et regarde.
Que de bonheur rien qu'à leurs pas !
Ils passent et ne nous voient pas :
Que Dieu les garde !

Ce sont des frères, mon cher cœur,
Que, comme nous, l'amour vainqueur
Fit l'un pour l'autre.
Ah ! qu'ils soient heureux à leur tour !
Embrassons-nous pour leur amour
Et pour le nôtre !

Chère, quel ineffable émoi,
Sur ce rivage où près de moi
Tu te recueilles,
De mêler d'amoureux sanglots
Aux douces plaintes que les flots
Disent aux feuilles !

Dis, quel bonheur d'être enlacés
Par des bras forts, jamais lassés !
Avec quels charmes,

Après tous nos mortels exils,
Je savoure au bout de tes cils
De fraîches larmes !

Avril 1844

Le Démêloir

Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'Aurore lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la Lune et éclatante comme le Soleil, et qui est terrible comme une armée rangée en bataille ?

Cantique des cantiques

Je sais qu'elle est pareille aux Anges de lumière.
Elle a des rayons d'astre éclos sous sa paupière,
Et je vois aux candeurs de son pied calme et pur
Qu'il a marché longtemps sur les tapis d'azur.
Sa bouche harmonieuse et de charme inondée
Semble, à son doux parfum de roses de Judée,
Avoir vidé la coupe aux noces de Cana,
Et chanté dans les cieux le *Salve Regina*.
Mais ces tempes de marbre et ce sourcil farouche,
La superbe fierté du front et de la bouche,
Ces rougeurs, ce duvet pleins de défis mordants,
L'insolente fraîcheur de ces tons discordants,
Ces ongles lumineux et ces dents de tigresse
À des instants furtifs trahissent la Déesse.
Quand, pareille aux Vénus que je chante en mes vers,
Sous un grand démêloir d'écaille aux reflets verts
Elle fait ruisseler, en sortant de l'alcôve,
Cette ample chevelure à l'or sanglant et fauve,
Quand ses mains de statue achèvent d'y verser
Le flot d'huile épandu, le soleil fait glisser

Sur ces âpres trésors, qu'à loisir elle baigne,
Un rayon rose au bout de chaque dent du peigne.

Février 1844

À la Font-Georges

Voici les lieux charmans où mon âme ravie
Passoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens si doucement perdus.

Boileau

Ô champs pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
    Tout filés d'or !

Ô ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouges-gorges
Et le doux rossignol
    Prenaient leur vol !

Maison blanche où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
    Les pleurs du toit !

Ô claire source froide,
Qu'ombrageait, vieux et roide,
Un noyer vigoureux
    À moitié creux !

Sources ! fraîches fontaines !
Qui, douces à mes peines,

Frémissiez autrefois
Rien qu'à ma voix !

Bassin où les laveuses
Chantaient insoucieuses
En battant sur leur banc
Le linge blanc !

Ô sorbier centenaire,
Dont trois coups de tonnerre
Avaient laissé tout nu
Le front chenu !

Tonnelles et coudrettes,
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
À tous les vents !

Ô vignes purpurines,
Dont, le long des collines,
Les ceps accumulés
Ployaient gonflés ;

Où, l'automne venue,
La Vendange mi-nue
À l'entour du pressoir
Dansait le soir !

Ô buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines,
Comme un chêne le gland,
Leur fruit sanglant !

Murmurante oseraie,
Où le ramier s'effraie,
Saule au feuillage bleu,

Lointains en feu !

Rameaux lourds de cerises !
Moissonneuses surprises
À mi-jambe dans l'eau
Du clair ruisseau !

Antres, chemins, fontaines,
Âcres parfums et plaines,
Ombrages et rochers
Souvent cherchés !

Ruisseaux ! forêts ! silence !
Ô mes amours d'enfance !
Mon âme, sans témoins,
Vous aime moins

Que ce jardin morose
Sans verdure et sans rose
Et ces sombres massifs
D'antiques ifs,

Et ce chemin de sable,
Où j'eus l'heur ineffable,
Pour la première fois,
D'ouïr sa voix !

Où rêveuse, l'amie
Doucement obéie,
S'appuyant à mon bras,
Parlait tout bas,

Pensive et recueillie,
Et d'une fleur cueillie
Brisant le cœur discret
D'un doigt distrait,

À l'heure où les étoiles
Frissonnant sous leurs voiles
Brodent le ciel changeant
De fleurs d'argent.

Octobre 1844

La fontaine de Jouvence

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
VIRGILE

Il est une fontaine heureuse, dont l'eau tombe
Dans un bassin plus blanc qu'une aile de colombe ;
Cette eau limpide, avec de clairs rayonnements,
Sur les dauphins de marbre éclate en diamants.

Elle rend aux vieillards la jeunesse et la force.
Mille jeunes Cypris, fières de leur beau torse,
Sur l'azur de ses flots qui ne sont point amers
Lèvent un pied plus blanc que la perle des mers.

Celles qui n'aimaient plus les tourterelles blanches,
Et ne tressaillaient pas dans le mois des pervenches,
Ceux que laissaient glacés la Lyre et le bon vin,
Sortent joyeux et beaux de ce Léthé divin ;

Non beaux comme autrefois d'une beauté sévère,
Mais semblables aux Dieux qui boivent à plein verre
Le feu que le Titan pour nous a dérobé,
Et qui puisent le vin dans la coupe d'Hébé.

La Naïade aux yeux bleus, qui pleure goutte à goutte,
Noie au fond de leur cœur la tristesse et le doute,

Et, tournant leur esprit vers les biens éternels,
Leur montre l'Idéal dans les plaisirs charnels.

Voyez-les, souriants, fiers de leur belle taille,
Dans ces riches habits de fête et de bataille
Qui relèvent la mine, et qu'aux siècles anciens
Peignaient avec amour les grands Vénitiens.

Les couples sont épars : de jeunes femmes rousses
Dont les yeux rallumés sont pleins de clartés douces,
Avec leurs amoureux assis sur le gazon
Effeuillent les bouquets de leur jeune saison.

L'une parle à mi-voix, et, comme en un méandre,
Erre par les sentiers de la carte du Tendre ;
Celle-là, fière enfin de vivre et de se voir,
Tantôt joue, et ternit l'acier de son miroir.

Tandis qu'à ses genoux son compagnon étale,
Jeune et fort comme un dieu, la grâce orientale,
Une verse du vin dans le verre incrusté
D'un jeune cavalier debout à son côté.

Plus loin, deux rajeunis, sur la mousse des plaines,
Mêlent dans un baiser les fleurs de leurs haleines ;
Et, seins nus, une vierge en fleur, sans embarras,
Tord ses cheveux luisants qui pleurent sur ses bras.

Dans l'humide vapeur de sa métamorphose,
Blanche encore à demi comme une jeune rose,
Une autre naît au monde, et ses beaux yeux voilés
Argentent l'eau d'azur de rayons étoilés.

Dans les vagues lointains l'une l'autre s'enchantent,
Agitant leurs tambours dont les clochettes chantent,
De galantes beautés, honneur de ces pourpris,

Qui teignent l'air limpide à leur rose souris.

Et tous ces nouveau-nés de qui l'âme ravie
Connaît le prix des biens qui font aimer la vie,
Sans trouble et sans froideur cèdent à leurs désirs,
Et vident lentement la coupe des plaisirs.

Ô doux cygnes chanteurs, vous que la Poésie
Retrempe incessamment dans son onde choisie,
Amis, soyons pareils à ces beaux jeunes gens :
Créons autour de nous des cieux intelligents.

Cherchons au fond du vin les sciences rebelles,
Et l'amour idéal sur les lèvres des belles,
Et dans leurs bras, qu'anime une calme fierté,
Rêvons la Jouissance et l'Immortalité.

Mai 1844

Chanson d'amour

Si je l'dis à l'alouette,
L'alouette le dira.
La violett' se double, double,
La violett' se doublera.

Ronde

Qui veut avant le point du jour,
Vers le bien-aimé de mon âme,
Parce que je languis d'amour,
Porter le secret de ma flamme ?

Ô mon cœur, à quel cœur discret
Peux-tu te confier encore ?

— Si l'alouette a mon secret,
Elle ira le dire à l'Aurore.

Le désir de son javelot
A percé mon cœur qui se brise.
— Si je dis mon secret au flot,
Le flot l'ira dire à la brise.

Un frisson glisse sur mon col,
Et glace ma lèvre déclose.
— Si je le dis au rossignol,
Il ira le dire à la rose.

Qui donc saura le supplier
De finir mes peines mortelles ?
— Si je le dis au blanc ramier,
Il l'ira dire aux tourterelles.

Je me ploie ainsi qu'un roseau
Et ma beauté penche flétrie.
— Si je le dis au bleu ruisseau,
Il l'ira dire à la prairie.

Vous qui voyez mon désespoir,
Flots, ailes, brises des montagnes !
— Si je le dis à mon miroir,
Il l'ira dire à mes compagnes.

Parce que je languis d'amour,
Vous qui voyez que je me pâme,
— Allez, allez de ce séjour
Vers le bien-aimé de mon âme !

Juillet 1844

Camille, quand la Nuit t'endort sous ses grands voiles ;
Quand un rêve céleste emplit tes yeux d'étoiles ;
Quand tes regards, lassés des fatigues du jour,
Se reposent partout sur des routes fleuries
Dans le pays charmant des molles rêveries,
Camille, que vois-tu dans tes songes d'amour ?

Nous vois-tu, revenant par les noires allées,
Tous deux, donner des pleurs aux choses envolées
Que l'oubli dédaigneux couvre de flots dormants,
Ou dans le vieux manoir, au fond des parcs superbes,
Pousser de l'éperon parmi les hautes herbes
Les pas précipités de nos chevaux fumants ?

Dans les moires de l'eau dont l'azur étincelle,
Nous vois-tu laissant fuir une frêle nacelle
Sur le grand lac paisible et frémissant d'accords,
Où devant les grands bois et les coteaux de vignes,
Glisse amoureusement la blancheur des beaux cygnes,
Aux accents mariés des harpes et des cors ?

Moi, je vois rayonner tes yeux dans la nuit sombre,
Et je songe à ce jour où je sentis dans l'ombre,
Pour la première fois, de ton col renversé
Tombant à larges flots avec leur splendeur fière,
Tes cheveux d'or emplir mes deux mains de lumière,
Et ta lèvre de feu baiser mon front glacé.

Août 1844

Chanson de bateau

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours.

Chanson

Le canal endort ses flots,
Ses échos,
Et le zéphyr nous verse
Des parfums purs et doux.
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

Les voix emplissent les airs
De concerts,
Et le vent les dispersе
Avec nos baisers fous.
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

En vain ton époux caduc,
Comte ou duc,
Se jette à la traverse
De nos gais rendez-vous.
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

Ah ! que les cieux étoilés
Soient voilés,
Tandis que je renverse
Ton front sur mes genoux !
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

Qu'importe si, dans la nuit
Qui s'enfuit,
L'orage bouleverse
Les éléments jaloux !
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

Pour mademoiselle ***

> 22 *Car la fille d'Hérodiade y étant entrée et ayant dansé devant le roi, elle lui plut tellement, et à ceux qui étaient à table avec lui, qu'il lui dit : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai.*
>
> 23 *Et il ajouta avec serment : Oui, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce serait la moitié de mon royaume.*
>
> 24 *Elle, étant sortie, dit à sa mère : Que demanderai-je ? Sa mère lui répondit : La tête de Jean-Baptiste.*
>
> Évangile selon saint Marc

Amours des bas-reliefs, ô Nymphes et Bacchantes,
Qui, sur l'Ida nocturne, au bruit d'un tambourin,
Les fronts échevelés en tresses provocantes,
Dansiez en agitant vos crotales d'airain !

Vous, plus belles déjà que ces filles du Pinde,
Bayadères d'ébène aux bras purs et nerveux,
Qui bondissez sans bruit sur les tapis de l'Inde !
Avec des sequins d'or passés dans vos cheveux !

Elssler ! Taglioni ! Carlotta ! sœurs divines
Aux corselets de guêpe, aux regards de houri,
Qui fouliez, en quittant le gazon des collines,
Le splendide outremer des ciels de Cicéri !

Ô reines du ballet, toutes les trois si belles !
Qu'un Homère ébloui fera nymphes un jour,

Ce n'est plus vous la Danse, allons, coupez vos ailes !
Éteignez vos regards, ce n'est plus vous l'Amour !

Février 1845

À une petite chanteuse des rues

Mon père est oiseau,
Ma mère est oiselle,
Je passe l'eau sans nacelle,
Je passe l'eau sans bateau.

Victor Hugo

Enfant au hasard vêtu,
D'où viens-tu
Avec ta chanson bizarre ?
D'où viennent à l'unisson
Ta chanson,
Ta chanson et ta guitare ?

Tu livres au doigt vermeil
Du soleil,
Qui les dore et les caresse,
Tes longs cheveux emmêlés,
Crespelés
Comme ceux d'une Déesse.

D'où vient ce front soucieux,
Ces grands yeux,
Ces chairs dont la transparence
Fait voir parmi les couleurs
De cent fleurs
Des tons dignes de Lawrence ?

Viens-tu du pays serein
Où le Rhin
Baise les coteaux de vignes,
Dont le feuillage mouvant

Tremble au vent,
Et serpente en longues lignes ?

Viens-tu du pays riant
D'Orient,
De Sorrente aux blondes grèves,
Ou de Venise au ciel bleu
Tout en feu,
Ou du blond pays des rêves ?

Avec son hardi carmin,
Quelle main
A pourpré pour les féeries
Tes lèvres, ces fruits brûlants,
Plus sanglants
Que des grenades fleuries ?

Est-ce bien toi, cet enfant
Triomphant,
Dont le père, ouvrant son aile,
Au fond d'un nid de roseau
Fut oiseau,
Dont la mère fut oiselle ?

Belle fille aux cheveux d'or,
Est-ce encor
Toi, qui, rieuse et fantasque,
Faisais voltiger en l'air
Un éclair
Avec ton tambour de basque ?

Toi, la Bohême à l'œil noir
Qui, le soir,
D'une dorure fanée
Serrais ton ample chignon,
— Et Mignon

Est-elle ta sœur aînée ?

Ou plutôt, courant au bois,
Et sans voix
Pour un brin d'herbe qui bouge,
Interdite à chaque pas,
N'es-tu pas

Le petit Chaperon-Rouge,

Qui fit même des jaloux
Chez les loups,
Et qui, portant sa galette
Chez la bonne mère grand,
En entrant
Faisait choir la bobinette ?

Mais non, aux divins attraits
De tes traits
Et de ta voix, je devine
L'enfant comblé des faveurs
Des rêveurs,
La folâtre Colombine.

Mais où sont tes beaux souliers,
Tes colliers
Qui font rêver les fillettes ?
Où sont le bel or changeant
Et l'argent
De tes jupes à paillettes ?

Et le souple casaquin
D'Arlequin ?
Et Cassandre et sa fortune ?
Où Pierrot, l'homme subtil,
Cache-t-il

Sa face de clair de lune ?

Mars 1845

Idylle

Et quum vidisti puero donata, dolebas.
VIRGILE

NÉÈRE, MYRRHA

NÉÈRE

Le soir est tiède et pur, le vent pleure.
Ô Myrrha, Notre jeune Iollas, qui souvent t'admira,
Va venir près de nous, sous l'arbre qui soupire,
Dénouer nos cheveux et caresser la lyre.

MYRRHA

Néère, c'est pour toi qu'il éveille, en songeant,
La douce lyre, auprès de ce ruisseau d'argent.
Comme toi, dans mes yeux, ô Néère ! que n'ai-je
Ce trait qui brûle un cœur endormi sous la neige !

NÉÈRE

Sa main silencieuse aime tes cheveux bruns,
D'où ses doigts pour longtemps s'en vont pleins de parfums.

MYRRHA

Les tiens, jouet charmant de la brise qui vole,
Sont lisses et dorés comme un flot du Pactole.

NÉÈRE

Tes pieds charment la lèvre, et montrent au hasard

Leurs ongles transparents arrondis avec art.

MYRRHA

Ta gorge est comme un marbre, et la lumière arrose
Sur ses fermes contours deux frais boutons de rose.

NÉÈRE

Que n'es-tu beau comme elle, ô bel enfant ?
Hélas ! J'irais en suppliante adorer Iollas !

MYRRHA

Iollas ! pour un jour sois semblable à Néère,
Et je n'aurai pour toi nulle froideur amère.

NÉÈRE

La bouche des Zéphyrs aux souffles embaumés
S'enivre en s'égarant sous tes bras parfumés.

MYRRHA

Quelle autre ivresse attend les deux lèvres choisies
Qui, goûtant de ton cou les blanches ambroisies
Et buvant à longs traits les flammes que j'y sens,
Y feront circuler des frissons rougissants !

NÉÈRE

Vois comme l'onde est calme, et comme la Naïade,
Dont la molle fraîcheur invite et persuade,
Semble tourner vers nous l'azur de ses yeux bleus.

MYRRHA

Dans ses bras palpitants descendons toutes deux.
Confions notre tête à son bruit qui fascine,
Et notre épaule blonde à sa douce poitrine.

NÉÈRE

Goûtons auparavant ce doux vin. Pour nos jeux

La grappe y mit la force et l'emplit de ses feux.

MYRRHA

Oui, mais la coupe d'or est froide à qui la touche.
Quel or vaut, ô ma sœur, les roses de ta bouche !

NÉÈRE

Tenons-nous par la main. Ah ! ce flot est glacé !
Entoure bien mon cou de ton bras enlacé.

MYRRHA

Comme l'eau, sœur du ciel, qui flottait indécise,
Me presse avec amour ! Je suis toute surprise.

NÉÈRE

Chacune bien serrée avec deux bras tremblants,
Ô Myrrha ! nous voguons comme deux cygnes blancs,
Et sur nos fronts jumeaux aux poses familières
Se mêlent toutes deux nos guirlandes de lierres.

MYRRHA

Le flot rasséréné, qui court sans se lasser,
M'enivre, et je ne sais, me sentant caresser
Voluptueusement dans cette paix profonde,
Si c'est ta chair polie, ou le zéphyr, ou l'onde !

NÉÈRE

Iollas va venir de ses doigts enjoués
Tresser en folâtrant nos cheveux dénoués.

Mai 1843

Toute cette nuit nous avons
Relu le vieil ami Shakespeare

Aux beaux endroits que nous savons,
Et voici que la nuit expire.

Nous avons longtemps veillé, mais
Nous lisions le poëte unique,
Et la sombre nuit n'eut jamais
Plus d'étoiles à sa tunique.

Phoebé, qu'en riant nous troublons,
Va s'enfuir, et le jour va naître,
Et ma voisine aux cheveux blonds
Viendra se mettre à sa fenêtre.

Ah ! lorsque vous allez venir,
Ma voisine, en jupe de toile,
Nous ne suivrons du souvenir
Aucun beau vers, aucune étoile.

Vous apparaîtrez comme un lys,
Avec votre guimpe croisée,
Au milieu des volubilis
Qui couronnent votre croisée ;

Et nous, nous analyserons,
Sans redouter qu'elle nous mente,
Sous son rideau de liserons
Votre tête simple et charmante.

Avril 1843

L'arbre de Judée

Mais ne serait-ce pas plutôt un jeune rameau du délicieux arbuste consacré à l'Amour, lorsque, consumé par Siva dans un accès de colère, il

vint à renaître mille fois plus charmant encore, grâce à la céleste ambroisie dont l'arrosèrent les dieux ?

CALIDASA

Lorsque mai rougissant rassérène les cœurs
Et que sourit à tous la terre fécondée,
Quand sur les verts gazons Chloris mène des chœurs,
Il fleurit dans le parc un arbre de Judée.

C'est un arbre tout rose, et sans feuilles d'abord,
Un tout harmonieux que rien autre n'égale.
Ses longs rameaux, groupés dans un parfait accord,
Ont l'air de supporter des roses du Bengale.

Quand la feuille leur met son beau satin ouvert,
Ils sont plus doux encore aux regards de l'artiste ;
La pourpre s'adoucit près du feuillage vert,
Et la tendre émeraude encadre l'améthyste.

Puisque c'est à présent que mon arbre fleurit,
Je veux, couché sur l'herbe, oubliant toutes choses,
Dans ses vivants écrins égarer mon esprit,
Et pendant un moment faire des songes roses.

Voyez comme l'azur est calme et reposé,
Comme on se sent heureux sans en savoir les causes,
Comme l'herbe frémit sur le sol arrosé,
Comme le ciel couchant est riche en fleurs écloses !

Sous ces bosquets charmants, épanouis pour eux,
Pleins d'ombrages secrets et de faibles murmures,
Voyez ces beaux enfants, ces couples amoureux
Qui vont en écartant les épaisses ramures.

C'est toi, belle Rosine ! Hélas ! le vert rideau

Nous dérobe tes pieds, les plus charmants du monde.
C'est toi, folle Rosette avec ton Orlando !
Pauvre morte amoureuse, est-ce toi, Rosemonde ?

Quel est ce bruit de cor qui passe dans les bois ?
C'est la chasse qui vient : salut, blanches marquises !
Mettez les cœurs en flamme et le cerf aux abois,
Vos paniers de satin ont des façons exquises.

Près de ce rocher blanc taillé comme un autel,
Ainsi qu'un lévrier l'eau folâtre et se dresse.
Pardieu ! c'est la marquise, avec son air cruel,
Qui se baigne là-bas en nymphe chasseresse.

Il manque un Actéon, ce sera le mari :
Il a tout ce qu'il faut, et pourrait en revendre.
Abbé ! votre musique est un charivari !
Vous soupirez, Églé ! Que vous a fait Silvandre ?

C'est ainsi que je rêve aux temps des Pompadours.
Et lorsqu'un bruit aigu, comme un cri de cigale,
Fait envoler le rêve, il me reste toujours
Mon arbre de Judée aux roses du Bengale.

Mai 1844

Élégie

Gallus et Hesperiis, et Gallus notus Eoïs
Et sua cum Gallo nota Lycoris erit.
Ovide

Tombez dans mon cœur, souvenirs confus,
Du haut des branches touffues !

Oh ! parlez-moi d'elle, antres et rochers,
Retraites à tous cachées !

Parlez, parlez d'elle, ô sentiers fleuris !
Bois, ruisseaux, vertes prairies !

Ô charmes amers ! dans ce frais décor
Elle m'apparaît encore.

C'est elle, ô mon cœur ! sur ces gazons verts,
Au milieu des primevères !

Je vois s'envoler ses fins cheveux d'or
Au zéphyr qui les adore,

Et notre amandier couvre son beau cou
Des blanches fleurs qu'il secoue !

Sur mon bras frémit son bras ingénu,
Et frissonne sa main nue.

Le feuillage est noir, le ciel étoilé,
Viens, suivons la noire allée !

La belle-de-nuit s'ouvre toute en feu,
La voûte du ciel est bleue.

Écoutez, ma mie, au coin du vieux mur,
Le rossignol qui murmure.

Chante ta chanson, ô doux rossignol !
Ta chanson qui nous console,

Et que pour toi seul, à côté du lys,
La rose ouvre son calice !

Des yeux tant aimés tombe un divin pleur
Sur ma tempe qu'il effleure.

Ô larme d'amour, trésor sans pareil !
Dites-moi si je sommeille ?

Qui t'envoie, hélas ! charmant souvenir,
Briser mon cœur qui soupire ?

Hélas ! je suis seul dans ces bois épars
Où résonnaient les guitares.

Une illusion, songe évanoui,
Charmait mon âme éblouie.

Je fatigue seul le flot de cristal,
L'herbe où la fleur d'or s'étale,

L'antre et la fontaine où croît le glaïeul,
Et ma voix fatigue seule

La forêt tremblante et l'azur du lac
De ma plainte élégiaque !

Août 1844

La symphonie de la neige

Chaque année, au printemps, elles reviennent chargées de neige; Dans la cour de la salle qu'embellissent les fleurs du Haïtang, elles rivalisent de blancheur avec la lune; Douze jalousies ornées de perles les enveloppent en se relevant; Un couple d'hirondelles blanches vole en haut et en bas.

Les Deux Jeunes Filles lettrées

(roman chinois).

I

La neige qui s'amasse et tombe dans la neige,
Du ciel, à gros flocons, sur la terre descend,
Et, comme pour les pas d'un triomphal cortège,
Son glorieux tapis rayonne éblouissant.

D'autres regretteront, devant cette richesse,
Les pourpris que l'Aurore arrose de ses pleurs,
Le gazon aplani pour des pieds de duchesse,
Et le rose printemps des oiseaux et des fleurs ;

Et de ne plus revoir, au soleil d'or qui baise
Les grands coquelicots, orgueil mouvant des blés,
Les gammes de Rubens et de Paul Véronèse
Tourbillonner en chœur devant leurs yeux troublés.

Mais moi, j'aime à songer devant cette harmonie,
Et toutes les blancheurs des rêves anciens
Mettent d'accord leurs voix pour une symphonie,
Et leur rythme plaintif me prend dans ses liens.

II

C'est dans le mol oubli d'un ciel douteux et pâle
Qui donne à toute chose un prestige charmant,
Et qui passe en douceur le duvet et l'opale,
Que le drame du jour s'agite vaguement.

Leurs six ailes au vent, pareilles à des voiles,
Les Anges sont épars dans les chemins du ciel ;
Les nuages rêveurs font la cour aux étoiles,
Et tout l'éther frémit d'un amour sensuel.

Les lacs sont habités par la troupe des cygnes,
Qui semblent frissonner sous nos soleils pâlis,
Et l'ombre du feuillage a les marbres insignes
Dont un grêle rayon baise les pieds polis.

III

Ces filles de la Grèce aux allures profanes
Écartent en riant les cheveux du bouleau ;
Et, cherchant le repos dans les flots diaphanes,
L'escalier des palais plonge son pied dans l'eau.

Sur la vague s'agite une légère écume,
Comme celle où, parmi les dauphins entraînés,
Pleine, ainsi que les flots, de charme et d'amertume,
Aphrodite jaillit des flots rassérénés.

(Dans la conque de nacre, avec ses pieds timides,
Vierge elle caressait les Grâces et les Jeux,
Et les purs diamants et les perles humides
Ruisselaient de sa bouche et de ses blonds cheveux.)

Voici les bois sacrés à la Mélancolie
Où, mêlant à la brise un murmure confus,
L'oranger, le laurier, le myrte d'Idalie
Accueille mille oiseaux dans ses dômes touffus.

C'est là que le pommier fleurit, et que la rose,
Fière de son bouton suave, encor tout blanc,
Déjà pâmée, attend que l'Aurore l'arrose
Et que l'enfant au dard la teigne de son sang.

IV

En cavalcade, au long des terrasses de brique,
Des dames, dont Zéphyr baise le front mutin,
Avec des cavaliers au sourire lubrique,

Passent dans leurs habits d'hermine et de satin.

Les pages, les muguets langoureux et bravaches,
Et les belles de cour, aux cheveux crespelés,
Font briller dans la nuit, sous d'insolents panaches,
Les fronts de leurs chevaux d'une flamme étoilés.

La nappe encore vierge est mise pour l'orgie,
Et les flacons d'argent brillent sur le dressoir,
Tandis qu'à la fenêtre, avec sa main rougie,
Elvire désolée agite son mouchoir.

Et dans l'ombre, un fuyard, qu'une autre ombre accompagne,
Les cheveux hérissés par le vent qui les suit,
Rejoint ses compagnons dans l'immense campagne,
Au galop d'un coursier sombre comme la Nuit.

V

Blanche, dans un massif, dort parmi les dentelles
Dont le bouquet foisonne autour de ses beaux seins ;
Elle rêve, et son corps, semblable aux tourterelles,
Creuse en nid embaumé le duvet des coussins.

Auprès d'elle, à mi-voix, deux colombes mystiques,
Au milieu des ardeurs du tiède renouveau,
Se murmurent, ainsi que des lyres antiques,
Des vers d'Anacréon, d'Orphée et de Sappho.

VI

Ainsi la Rêverie en mon âme s'épanche,
Et, le front caressé par ses folles fraîcheurs,
J'entends s'épanouir en moi (divine Blanche !)
L'accord mélodieux de toutes les blancheurs.
Mais ces pâles amours de fleurs et de sculptures,
Dont je mène en chantant le chœur étiolé,

Sont encore à mes yeux moins blanches et moins pures
Que votre âme sereine, ô Lys inviolé !

Janvier 1844

Dans le vieux cimetière, où cette chaude pluie
Sur l'aubépine en fleurs
A versé, dans un flot que le soleil essuie,
Des parfums et des pleurs ;

Au coucher du soleil, dans le vieux cimetière
Où, sur chaque tombeau,
Des bouquets de rayons empourprent l'humble pierre,
Entrons, il y fait beau !

Le ciel, bariolé par la métamorphose
De son limpide azur,
Borde joyeusement d'écume grise et rose
Son grand lac d'un bleu pur.

Puisqu'ils vivent encor dans ces riants calices
De soleil amoureux,
Les morts qui sont couchés dans ce lieu de délices,
Ils doivent être heureux !

Leur âme nous parfume, et la grande Nature,
Si pleine de raison,
A fait avec leurs corps tombés en pourriture
Sa belle floraison.

Oui, c'est d'eux que nous vient cette ombre douce et triste ;
Et ce sont eux encor
Ces bouquets de corail, ces thyrses d'améthyste,
Ces riches grappes d'or !

Ce sont eux ces rosiers aux mille roses blanches
Et ces amaryllis,
Et ce bleuet céleste et ces tendres pervenches,
Et ce sont eux ces lys !

De même la Nature, avec mélancolie,
Jusqu'au matin vermeil
Laisse la vaine cendre en nous ensevelie
Pourrir loin du soleil ;

Haine, douleur, néant de la gloire et du crime,
Illusion d'un jour ;
Et, baignant de rayons tout ce fumier sublime,
Elle en fait de l'amour !

Mai 1845

L'étang Mâlo

Quand le froid de la mort enveloppe cette
argile souffrante, où va l'âme immortelle ?
Byron

Il est un triste lac à l'eau tranquille et noire
Dont jamais le soleil ne vient broder la moire,
Et dont tous les oiseaux évitent les abords.
Un chêne vigoureux a grandi sur ses bords,
Et, courbé par le Temps jusqu'aux ondes, étale
Sur la cime des flots sa masse horizontale.
Son feuillage muet se tait malgré le vent ;
Le nymphéa, l'iris, le nénufar mouvant,
Le bleu myosotis et la pervenche sombre
Penchent étiolés, ou meurent sous cette ombre.
Ainsi, quand sur le cœur, dans sa jeune saison,

Amour ! tu fais tomber ta large frondaison
Et tes rameaux géants dont le fardeau l'accable,
Tout s'étiole et meurt sous ton ombre implacable.

Août 1844

Sonnet sur une dame blonde

...velut inter ignes
Luna minores.
HORACE

Sur la colline,
Quand la splendeur
Du ciel en fleur
Au soir décline,

L'air illumine
Ce front rêveur
D'une lueur
Triste et divine.

Dans un bleu ciel,
Ô Gabriel !
Tel tu rayonnes ;

Telles encor
Sont les madones
Dans les fonds d'or.

Août 1844

Le triomphe de Bacchos

À SON RETOUR DES INDES

...sa face estoit comme d'un jeune enfant, pour enseignement que tous bons benveurs jamais n'envieillissent, rouge comme un chérubin, sans aucun poil de barbe au menton : en teste portoit cornes aiguës : au-dessus d'icelles une belle couronne faite de pampres et de raisin, avec une mitre rouge cramoisine, et estoit chaussé de brodequins dorez.

En sa compagnie n'estoit un seul homme, toute sa garde et toutes ses forces estoient des Bassarides, Évantes, Euhyades, Édonides, Trieterides, Ogygies, Mimalones, Ménades, Thyades et Bacchides, femmes forcenées, furieuses, enragées, ceintes de dragons et serpens vifs en lieu de ceintures : les cheveux voletans en l'air avecques fronteaux de vignes...

Rabelais

Le chant de l'Orgie avec des cris au loin proclame
Le beau Lysios, le Dieu vermeil comme une flamme,
Qui, le thyrse en main, passe rêveur et triomphant,
À demi couché sur le dos nu d'un éléphant.

Le tigre indien, le lynx, les panthères tachées,
Suivent devant lui, par des guirlandes attachées,
Les chèvres des monts, que, réjouis par de doux vins,
Mènent en dansant les Satyres et les Sylvains.

Après eux Silène, embrassant d'une lèvre avide
Le museau vermeil d'une grande urne déjà vide,
Use sans pitié les flancs de son âne en retard,
Trop lent à servir la valeur du divin vieillard.

Sous leurs peaux de cerfs les Évantes et les Thyades,
Le chœur furieux des Bacchides et les Ménades,
En arrondissant l'arc vigoureux de leurs beaux reins,

Sautent aux accords des flûtes et des tambourins.

La reine du chœur, déesse à la rouge paupière,
Heurte, en agitant ses grands cheveux mêlés de lierre
Sur ses seins meurtris par le vent de ces lieux déserts,
Ses crotales d'or dont le chant déchire les airs.

En l'honneur du dieu retentissent les dithyrambes ;
Le chœur en démence entre-choque ses mille jambes,
Et, quittant la terre avec le rythme forcené,
Comme un tourbillon vole sur un mode effréné.

Folle, ayant encor du vin sur le coin de sa lèvre,
Seule, Aganappé, la belle Nymphe aux pieds de chèvre,
Pâle de désir, et pleine de l'amour du Dieu,
S'arrête, pensive, et tourne vers lui son œil bleu.

Ô Cypris ! le chœur la renverse dans la poussière,
Son corps palpitant roule dans la fange grossière ;
Les vierges des bois marchent dans son sang et ses pleurs,
Et foulent aux pieds son sein qui ressemble à des fleurs.

Sa bouche frémit de désespoir et de tendresse ;
Fière d'expirer au milieu de sa double ivresse,
Dans son sang plus pur que le vin coulant sur l'autel
Voici qu'elle meurt, les yeux sur le jeune immortel.

Bacchos triomphant n'a pas vu, dans la sainte fièvre,
Mourir à ses pieds la belle Nymphe aux pieds de chèvre,
Ni couler son sang, ni le vin, qui s'échappe à flots
De l'urne d'airain, bouillonner avec des sanglots.

Il rêve à Câma, l'Amour aux cinq flèches fleuries,
Qui, lorsque soupire au milieu des roses prairies
Le doux Vasanta, parmi les bosquets de santal,
Envoie aux cinq sens les flèches du carquois fatal.

Il vous voit errer le long des bords sacrés du Gange,
Et plonger dans l'or que roule son azur étrange
Votre sein plus blanc que les neiges de l'Imaos,
Vierges de Nysa, qui vous couronnez de lotos !

Et, suivant le rit, brisant leurs mouvantes colonnes,
La mâle Bacchide et les hurlantes Mimalones
Sautent avec rage autour du bois, et font encor
Dans les airs lassés retentir les crotales d'or !

Juin 1845

La dernière pensée de Weber

Je me promenais dans un jardin délicieux : sous l'épais gazon on voyait des violettes et des roses dont le doux parfum embaumait l'air. Un son doux et harmonieux se faisait entendre, et une tendre clarté éclairait le paysage. Les fleurs semblaient tressaillir de bonheur et exhaler de doux soupirs. Tout à coup, je crus m'apercevoir que j'étais moi-même le chant que j'entendais, et que je mourais.

Hoffmann

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

La sereine Mélancolie
Vient éclore au fond de mon cœur,
Et j'entends l'âme de ma mie

Tressaillir dans le bois rêveur.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Dans les ombres de la feuillée,
Quand tout bas je soupire seul,
Tu reviens, pauvre âme éveillée,
Toute blanche dans ton linceul.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Je revois à notre fontaine
Tes regards bleus comme les cieux ;
Cette rose, c'est ton haleine,
Et ces étoiles sont tes yeux.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Juin 1845

L'âme de la lyre

Fille des hommes, je suis une parcelle de l'esprit
de Dieu. Cette Lyre est mon corps.
George Sand

Quand le premier sculpteur eut achevé la Lyre
Et caché dans son sein les chants harmonieux ;
Ouvrier sans défaut, lorsqu'il eut fait sourire
Parmi ses ornements les figures des Dieux,
Et qu'il eut couronné l'instrument de martyre
Avec le vert rameau d'un laurier radieux ;

L'indomptable Titan, à son désir fidèle,
Qui, tout brûlant encor, vers la voûte éternelle
Une seconde fois, tentait de s'envoler,
Fit, pareil au vautour qui devait l'immoler,
Tomber sur le chef-d'œuvre une blanche étincelle
Du feu resplendissant qu'il venait de voler.

C'est l'âme de la Lyre ; à notre âme invisible
Elle se plaint souvent loin du monde réel,
Souvent, dans une étreinte amoureuse et terrible,
Vient la brûler aux feux de son œil immortel ;
Et, captive à jamais dans le rythme inflexible,
Elle aspire sans cesse à remonter au ciel.

Elle meurt du désir qui toujours la dévore
Dans la froide prison des mètres et des vers,
Et tâche, l'œil perdu parmi les cieux ouverts,
D'entendre encor la voix de cet archet sonore
Qui, si loin du désert où ses chants vont éclore,
Mène dans l'infini le chœur de l'univers.

Juin 1845

À mon père

Ô mon père, soldat obscur, âme angélique !
Juste qui vois le mal d'un œil mélancolique,
Sois béni ! je te dois ma haine et mon mépris
Pour tous les vils trésors dont le monde est épris.
Oh ! tandis que je vais fouillant l'ombre éternelle,
Si la Muse une fois me touchait de son aile !
Si ses mains avaient pris plaisir à marier
Sur mon front orgueilleux la rose et le laurier
Par lesquels le poëte est souvent plus qu'un homme,
Comme je tomberais à tes genoux ! et comme
Je ne serais jaloux de personne et de rien,
Si tu disais : Mon fils, je suis content, c'est bien.
Car ce cœur fier que rien de bas ne peut séduire,
Ô père, est bien à toi, qui toujours as fait luire
Devant moi, comme un triple et merveilleux flambeau,
L'ardeur du bien, l'espoir du vrai, l'amour du beau !

Février 1846

À Olympio

C'est peu qu'avec son lait une mère amazone
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne.
Racine

Ô poëte ! courbé sur mon œuvre lyrique,
Ambitieux du ciel,
Je veux savoir par moi la hauteur chimérique
Où peut monter Babel.

Je ferai fourmiller dans mes architectures,

Tenace en mon dessein,
Le chœur éblouissant des mille créatures
Qui vivent dans mon sein.

Je veux voir de mes yeux l'Olympe dont la neige
Blanchit le front chenu,
Et les Grâces que suit Éros, riant cortège,
Folâtrer le sein nu !

Comme dans les combats du superbe Encelade,
Ardent comme un lion,
Si ce n'est point assez d'Ossa pour l'escalade,
J'y mettrai Pélion.

J'irai jusques au ciel, dans ses voûtes profondes,
Lui voler pour mes vers
Le rythme qu'en dansant chantent en chœur les mondes
Qui forment l'univers.

Je boirai le nectar de la force première,
Et dans la main du dieu,
Impassible titan, chercheur de la lumière,
J'irai voler le feu.

Alors, vous que j'ai faits et d'une fange vile
Et de ce qui m'est cher,
Vous vivrez de ma vie, ô colosses d'argile,
Et vous vous ferez chair !

Vous vivrez, ô mes fils ! et comme d'un jeune arbre
On secouerait les fleurs,
Moi je ferai couler avec mon doigt de marbre
Votre sang et vos pleurs.

Comme une floraison par le printemps hâtée,
Par l'effort de mon bras

Tu sortiras du bloc, ô jeune Galatée !
Et tu me souriras !

Moi-même dans tes yeux j'allumerai l'étoile
D'or et de diamant,
Et, père enorgueilli, je te tiendrai sans voile
Sous mes lèvres d'amant !

Car je me sens élu pour ton amour étrange
Qui me cherche et me fuit.
J'ai le cœur de Jacob, et je puis avec l'Ange
Lutter toute une nuit.

La Muse me sait fort, et m'est souvent prodigue
De ses âpres baisers,
Qui font que l'impuissant décroise de fatigue
Ses bras martyrisés.

Toi qu'elle aime, ô poëte, à qui la voix de l'Ode
En ton berceau parlait !
Toi que, petit enfant, la fille d'Hésiode
A nourri de son lait !

Victorieux lutteur, qui tiens en main la palme,
Qui, déjà radieux,
Le front ceint de laurier, trônes dans le bleu calme
Pareil aux demi-dieux !

Si je te parle ainsi de la Déesse, ô maître !
C'est que dans ce moment,
À la face du ciel, toi seul et moi peut-être
L'aimons sincèrement.

Mai 1845

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ;
Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats.
Pas d'Héraklès vainqueur du monstre de Némée,
Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée ;
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions,
Ni de riant Bacchus attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;
Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes
Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis
Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lys.
Qu'autour du vase pur, trop beau pour la Bacchante,
La verveine mêlée à des feuilles d'acanthe
Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement
S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,
Les bras pendant le long de leurs tuniques droites
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

Février 1846

Les Stalactites,
poèmes de Théodore de Banville (1823-1891),
est paru aux éditions Alphonse Lemerre,
à Paris, en 1889.

ISBN : 978-2-89816-526-9
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2022

Lecturiels

www.lecturiels.org